

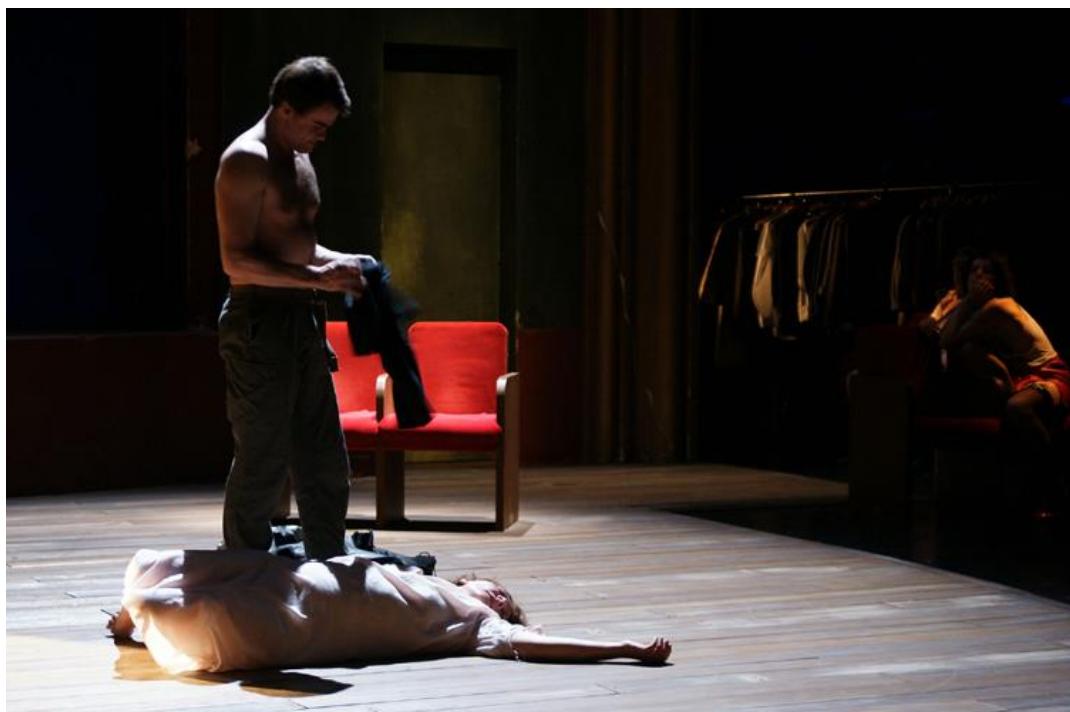
Documents autour de la mise scène

A propos de Bernard Marie Koltès : Stanislas Nordey, metteur en scène :

« J'ai mieux compris Koltès, qui m'a longtemps paru un peu hermétique, un peu inaccessible, en montant *Tabataba* . Au fond, ses personnages sont toujours dévorés de l'intérieur, alors que ce sont, par exemple, des flambeurs chez Genet. Son théâtre est toujours un peu de l'ordre de l'intime, ce n'est jamais épique. Koltès écrit « très proche » des personnages. Cela a beaucoup de conséquences : par exemple, il faut monter Koltès dans de petits lieux, ou avec de petits moyens.

Je l'ai monté dans les quartiers de Saint-Denis. Et avec *Tabataba* , qui est un texte simple à jouer et efficace, le résultat fut impressionnant : Koltès parle immédiatement aux jeunes, aux beurs, aux filles - ce qui est très rare. Surtout, il est un des seuls auteurs d'aujourd'hui à avoir intégré le fait que l'on vit dans une société multiculturelle et que sur un plateau de théâtre, il est normal qu'il y ait désormais des acteurs noirs et beurs. Du coup, Koltès dans un quartier, avec ce « besoin d'Afrique » si présent chez lui, ça a un effet miroir immédiat. »

Article paru dans le Magazine littéraire, Fevrier 2001



Zucco: le meurtre de la mère, mise en scène Christophe Perton

A propos de Roberto Zucco Luis Pasqual, metteur en scène

« En lisant Roberto Zucco, j'ai ressenti l'envie et le besoin de monter ce texte tout de suite. C'est une pièce suicidaire, l'histoire d'un homme qui va vers la mort de façon consciente et qui contamine tout. Même le choeur, petit à petit, disparaît pour qu'il ne reste qu' « une voix » à la fin. Zucco vit une carrière énorme en très peu de temps, comme une fulguration. C'est une pièce extrêmement construite, très achevée, parfaite. Le manuscrit, qui n'a que très peu de corrections, montre combien, à ce moment, Koltès était mûr pour l'écrire. Pour la jouer, je crois qu'il faut s'accrocher au réel: pour la scène finale, j'ai suspendu Zucco au plafond du théâtre de l'Odéon; à Barcelone, il était à 38 mètres du sol.

C'est le « deal » comme mode de rapport humain qui amène Koltès au théâtre contemporain: cela rentre dans son interrogation sur la possibilité de tels rapports. Le noeud dramaturgique de Roberto Zucco (dans lequel figure aussi une scène intitulée le « deal »), c'est un téléphone qui ne marche pas. Zucco parle dedans néanmoins: la communication, certes, ne passe pas, mais il parvient à dire les choses.

Dans la pièce, il faut trouver le soleil final. Pour cela, j'ai essayé d'aveugler le public avec de gros projecteurs. Cette marche de Zucco vers le soleil rappelle la marche de Koltès à la fin de sa vie vers le Mexique et l'Afrique où lui aussi cherche ce soleil, synonyme de mort, car, comme dans Hamlet, celui qui est parvenu à la lumière et à la vérité doit mourir, Par cet Ange Noir, cet ange tombé, déchu, Koltès, dans toute sa modernité, s'installe dans une grande tradition.

Il faut jouer cette pièce en pensant à Maria Casarès qui dit que le théâtre doit toujours être un danger. Ici, tout est prison, la pièce est construite, dirait Strehler, comme des poupées russes: pour se sauver, Zucco doit disparaître et s'échapper par le haut. Cette pièce est une sorte de révision de tout, de la moralité du parricide, du matricide, du viol d'une gamine... et Koltès a eu le courage immense de le faire en toute subjectivité sans jamais émettre un seul jugement moral. »

Propos recueillis par Rostom Mesli Article paru dans le Magazine littéraire, Février 2001

A propos du texte et de la mise en scène : Anne Ubserfeld « Le texte et la scène »

Article paru dans *Le Théâtre*, ouvrage collectif sous la direction de Daniel Couty et Alain Rey.

L'une des caractéristiques les plus étonnantes du texte théâtral, la moins visible mais peut-être la plus importante, c'est son caractère incomplet. Les autres textes de fiction doivent, dans une certaine mesure, combler l'imagination du lecteur: la mansarde de Lucien de Rubempré, le jardin enchanté de *La Faute de l'abbé Mouret*, le champ de bataille de *Guerre et Paix* sont des lieux sur lesquels le lecteur reçoit assez de renseignements pour se les figurer à loisir, même si ces figurations sont individuellement assez différentes. De même, les personnages sont décrits assez fidèlement pour que le lecteur puisse vivre imaginairement avec eux. Ce travail de détermination irait contre les possibilités de la scène: il faut que la représentation puisse avoir lieu n'importe où et que n'importe qui puisse jouer le personnage.

Un exemple frappant, le début du *Misanthrope*, qui ne souffle mot des rapports entre les personnages et les lieux. Comment ces personnages arrivent-ils? En courant, au pas? Lequel va devant? Où sont-ils déjà là, debout, assis? Le texte n'en dit rien. Rien non plus sur l'âge des personnages. Est-ce le même? Y en a-t-il un qui paraisse l'aîné? Lequel? Autant d'éléments sur lesquels le texte reste résolument muet. Ce sera le travail du metteur en scène de donner des réponses. Réponses absolument nécessaires: il faut bien que les personnages se présentent de telle ou telle façon. En outre, ni l'aspect ni la présentation ne sont neutres: le rapport Alceste-Philinte et, par-là, le sens même du personnage d'Alceste et de toute la pièce seront fixés dans le premier instant. Quelles que soient les modifications ultérieures apportées à ces premières images, elles devront s'inscrire en différence par rapport à elle. Ainsi dans la mise en scène de Jean-Pierre Vincent (Théâtre National de Strasbourg, 1977), Alceste est assis dans une sorte de certitude boudeuse, côté cour, et Philinte, debout auprès de lui, a l'air de s'excuser comme un jeune garçon pris en faute. Tout le développement ultérieur est déterminé par ce départ; or il est une pure création du metteur en scène: l'incomplétude du texte oblige le metteur en scène à prendre un parti.

Notes : Lucien de Rubempré est le personnage principal du roman de Balzac, Illusions perdues. La faute de l'Abbé Mouret est un roman d'Emile Zola. Guerre et Paix est un roman de l'écrivain russe Tolstoï. Quant au Misanthrope, c'est bien sûr, une pièce de Molière.